

**« Histoire d'Aladdin ou la lampe merveilleuse », Contes des mille et une nuits
extrait 8**

Quand Aladdin fut sorti du palais, il regarda de côté et d'autre, et aperçut un paysan qui prenait le chemin de la campagne. Il lui proposa de changer d'habit, et il fit tant que le paysan y consentit. Quand ils se furent séparés, Aladdin prit le chemin de la ville. Dès qu'il y fut entré, il entra dans la boutique d'un droguiste demanda au marchand s'il avait une certaine poudre qu'il lui nomma.

Le marchand, qui s'imagina qu'Aladdin était pauvre, à le regarder par son habit, lui dit qu'il en avait, mais qu'elle était chère. Aladdin tira sa bourse, et en faisant voir de l'or, il demanda une demi-drachme de cette poudre. Le marchand la pesa, l'enveloppa, et en la présentant à Aladdin, il en demanda une pièce d'or. Aladdin la lui mit entre les mains, et sans s'arrêter dans la ville, revint à son palais. Il monta à l'appartement de la princesse Badroulboudour. « Princesse, lui dit-il, peut-être aurez-vous de la peine à suivre le conseil que j'ai à vous donner. Mais il est à propos que vous vous habilliez d'un de vos plus beaux habits, et quand le magicien africain viendra, ne faites pas difficulté de le recevoir avec tout le bon accueil possible, sans affectation et sans contrainte, avec un visage ouvert, de manière néanmoins que s'il y reste quelque nuage d'affliction, il puisse apercevoir qu'il se dissipera avec le temps. Dans la conversation, donnez-lui à connaître que vous faites vos efforts pour m'oublier, et invitez-le à souper avec vous et marquez-lui que vous seriez bien aise de goûter du meilleur vin de son pays. Il ne manquera pas de vous quitter pour en aller chercher. Alors, en attendant qu'il revienne, mettez dans un des gobelets pareils à celui dans lequel vous avez coutume de boire, la poudre que voici, et en la mettant à part, avertissez celle de vos femmes qui vous donne à boire de vous l'apporter plein de vin, au signal que vous lui ferez, et de prendre bien garde de ne pas se tromper. Faites-vous apporter le gobelet où sera la poudre, et changez votre gobelet avec le sien. Il trouvera la faveur que vous lui ferez si grande qu'il ne la refusera pas. Il boira même sans rien laisser dans le gobelet, et à peine l'aura-t-il vidé que vous le verrez tomber à la renverse. »

Quand Aladdin eut achevé : « Je ferai donc ce que vous me conseillez, lui dit la princesse, puisque de là mon repos ne dépend pas moins que le vôtre. » Aladdin prit congé d'elle et il alla passer le reste du jour aux environs du palais en attendant la nuit, qu'il se rapprocha de la porte secrète.

La princesse Badroulboudour prit un habit le plus riche et le plus convenable à son dessein. La ceinture dont elle se ceignit n'était qu'or et que diamants enchâssés et elle accompagna la ceinture d'un collier de treize perles seulement, dont les six de chaque côté étaient d'une telle proportion avec celle du milieu, qui était la plus grosse et la plus précieuse. Les bracelets étaient entremêlés de diamants et de rubis.

Le magicien ne manqua pas de venir à son heure ordinaire. Dès que la princesse le vit entrer dans son salon aux vingt-quatre croisées, où elle l'attendait, elle se leva avec tout son appareil de beauté et de charmes, et elle lui montra de la main la place honorable où elle attendait qu'il se mît pour s'asseoir en même temps que lui, civilité distinguée qu'elle ne lui avait pas encore faite.

Le magicien africain, plus ébloui de l'éclat des beaux yeux de la princesse que du brillant des pierreries dont elle était ornée, fut fort surpris. Son air majestueux et un certain air gracieux dont elle l'accueillait le rendirent confus. D'abord il voulut prendre place sur le bord du sofa ; mais comme il vit que la princesse ne voulait pas s'asseoir dans la sienne qu'il ne se fût assis où elle souhaitait, il obéit.

Quand le magicien africain fut placé, la princesse prit la parole en le regardant avec bonté et elle lui dit : « J'ai fait réflexion sur ce que vous m'avez représenté du destin d'Aladdin, et, de l'humeur dont je connais mon père, je suis persuadée comme vous qu'il n'a pu éviter l'effet terrible de son courroux. Ainsi, quand je m'opiniâtrerais à le pleurer toute ma vie, je vois bien que mes larmes ne le feraient pas revivre. Pour commencer donc à éloigner tout sujet de tristesse, résolue à la bannir entièrement, j'ai commandé qu'on nous préparât à souper. Mais comme je n'ai que du vin de la Chine et que je me trouve en Afrique, il m'a pris une envie de goûter de celui qu'elle produit, et j'ai cru, s'il y en a, que vous en trouverez du meilleur. »

Le magicien africain lui dit alors qu'il avait une pièce de sept ans, qui n'était pas encore entamée, et que, sans le trop priser, c'était un vin qui surpassait en bonté les vins les plus excellents du monde. « Si ma princesse, ajouta-t-il, veut me le permettre, j'irai en prendre deux bouteilles, et je serai de retour incessamment. »

Le magicien africain, plein d'espérance de son prétendu bonheur, courut chercher son vin de sept ans, il y vola plutôt, et il revint fort promptement. La princesse avait jeté elle-même la poudre qu'Aladdin lui avait apportée, dans un gobelet qu'elle avait mis à part, et elle venait de faire servir. Ils se mirent à table vis-à-vis l'un de l'autre, de manière que le magicien avait le dos tourné au buffet. Après qu'ils eurent mangé quelques morceaux, la princesse demanda à boire. Elle but à la santé du magicien : « Vous aviez raison, dit-elle, de faire l'éloge de votre vin, jamais je n'en ai bu de si délicieux. – Charmante princesse, répondit-il en tenant à la main le gobelet qu'on venait de lui présenter, mon vin acquiert une nouvelle bonté par l'approbation que vous lui donnez.

Quand ils eurent continué de manger et de boire trois autres coups, la princesse, qui avait achevé de charmer le magicien africain, donna enfin le signal à la femme qui lui donnait à boire, en disant en même temps qu'on lui apporta son gobelet plein de vin, qu'on emplît de même celui du magicien africain. « Je ne sais, dit-elle au magicien africain, comment on en use chez vous quand on s'aime bien et qu'on boit ensemble comme nous le faisons ? Chez nous, à la Chine, l'amant et l'amante se présentent réciproquement à chacun leur gobelet, et de la sorte ils boivent à la santé l'un de l'autre. » En même temps elle lui présenta le gobelet qu'elle tenait, en avançant l'autre main pour

recevoir le sien. Le magicien africain se hâta de faire cet échange, regardant cette faveur comme la marque la plus certaine de la conquête entière du cœur de la princesse.

La princesse Badroulboudour porta à la bouche le gobelet, qu'elle ne toucha que du bout des lèvres, pendant que le magicien africain vida le sien sans en laisser une goutte. En achevant de le vider, comme il avait un peu penché la tête en arrière et demeura quelque temps en cet état, jusqu'à ce que la princesse, qui avait toujours le bord du gobelet sur ses lèvres, vit que les yeux lui tournaient et qu'il tomba sur le dos sans sentiment.

Le magicien africain ne fut pas plutôt tombé à la renverse que la porte fut ouverte et Aladdin apparut. « Princesse, dit-il, il n'est pas encore temps de témoigner sa joie ; obligez-moi de vous retirer à votre appartement, et faites qu'on me laisse seul pendant que je vais travailler à vous faire retourner à la Chine. » Quand la princesse fut hors du salon avec ses femmes et ses eunuques, Aladdin ferma la porte, et après qu'il se fut approché du cadavre du magicien africain, il prit la lampe et il la frotta. Aussitôt le génie se présenta. « Génie, lui dit Aladdin, je t'ai appelé pour t'ordonner, de la part de la lampe de faire que ce palais soit reporté incessamment à la Chine, au même lieu et à la même place d'où il a été apporté ici. » Le génie disparut. En effet, le transport se fit, et on ne le sentit que par deux agitations fort légères, l'une quand il fut enlevé du lieu où il était en Afrique, et l'autre quand il fut posé dans la Chine vis-à-vis le palais du sultan, ce qui se fit dans un intervalle de très peu de durée.

Aladdin descendit à l'appartement de la princesse, et alors, en l'embrassant : « Princesse, dit-il, je puis vous assurer que votre joie et la mienne seront complètes demain matin. » La princesse et Aladdin mangèrent ensemble et burent du bon vin vieux du magicien africain ; après quoi, sans parler de leur entretien, qui ne pouvait être que très satisfaisant, ils se retirèrent dans leur appartement.

Depuis l'enlèvement du palais d'Aladdin et de la princesse Badroulboudour, le sultan, père de cette princesse, était inconsolable. Il ne dormait presque ni nuit ni jour, et il allait tous les matins au cabinet ouvert et jetait les yeux d'une manière triste du côté de la place, où il ne croyait voir que l'air vide sans apercevoir le palais. L'aurore ne faisait alors que paraître lorsque le sultan vint à ce cabinet, le même matin que le palais d'Aladdin venait d'être rapporté à sa place. En y entrant, il vit que ce vide était rempli, il s'imagina d'abord que c'était l'effet d'un brouillard. Il regarde avec plus d'attention, et il connaît, à n'en pas douter, que c'était le palais d'Aladdin. Il retourne à son appartement en pressant le pas, et il commande qu'on lui selle un cheval. On le lui amène, il le monte, il part, et il lui semble qu'il n'arrivera pas assez tôt au palais d'Aladdin.

Aladdin, qui s'était levé dès la pointe du jour, aperçut que le sultan venait. Il descendit, et il fut assez à temps pour le recevoir et l'aider à mettre pied à terre. « Aladdin, lui dit le sultan, je ne puis vous parler que je n'aie vu et embrassé ma fille. »

Aladdin conduisit le sultan à l'appartement de la princesse Badroulboudour. Celle-ci venait d'achever de s'habiller. Le sultan l'embrassa à plusieurs fois, le visage baigné de larmes de joie, et la princesse, de son côté, lui donna toutes les marques du plaisir extrême qu'elle avait de le voir.

Puis Aladdin fit enlever le cadavre du magicien africain, avec ordre de le jeter à la voirie pour servir de pâture aux animaux et aux oiseaux. Le sultan cependant, après avoir commandé que les tambours, les timbales, les trompettes et les autres instruments annonçassent la joie publique, fit proclamer une fête de dix jours en réjouissance du retour de la princesse Badroulboudour et d'Aladdin avec son palais.

C'est ainsi qu'Aladdin échappa pour la seconde fois au danger presque inévitable de perdre la vie ; mais ce ne fut pas le dernier, il en courut un troisième. Le magicien africain avait un frère cadet qui le surpassait en art magique, méchanceté et artifices pernicieux. Quelque temps après que le magicien africain eut succombé dans son entreprise contre le bonheur d'Aladdin, son cadet, qui n'avait pas eu de ses nouvelles depuis un an, voulut savoir en quel endroit de la terre il était, comment il se portait et ce qu'il y faisait. En quelque lieu qu'il allât, il portait toujours avec lui son carré géomantique, aussi bien que son frère. Il prend ce carré, il accommode le sable, il jette les points, il en tire les figures, et enfin il forme l'horoscope. En parcourant chaque maison, il trouve que son frère avait été empoisonné et qu'il était mort subitement ; dans une autre, que cela était arrivé dans la Chine ; et enfin que celui par qui il avait été empoisonné était un homme de basse naissance qui avait épousé une princesse fille d'un sultan.

Quand le magicien eut appris de la sorte quelle avait été la triste destinée de son frère, il prit la résolution sur-le-champ de venger sa mort, il monte à cheval et il prend sa route vers la Chine. Il traverse plaines, rivières, montagnes, déserts, et après une longue traite.

Le lendemain de son arrivée, le magicien sort, et en se promenant par la ville, il prête l'oreille à ce que l'on dit. Dans un lieu où l'on passait le temps à jouer à plusieurs sortes de jeux, et où, pendant que les uns jouaient, d'autres s'entretenaient, il entendit qu'on parlait et qu'on racontait des merveilles de la vertu et de la piété d'une femme retirée du monde, nommée Fatime, et même de ses miracles. Comme il crut que cette femme pouvait lui être utile à quelque chose dans ce qu'il méditait, il enquêta sur Fatime.

« Quoi ! lui dit un homme, vous n'avez pas encore vu cette femme ni entendu parler d'elle ? À la réserve du lundi et du vendredi, elle ne sort pas de son petit ermitage, et les jours qu'elle se fait voir par la ville, elle fait des biens infinis et guérit par l'imposition de ses mains. »

Le magicien demanda alors où était l'ermitage de cette sainte femme. La nuit suivante, le magicien sortit vers le minuit et il alla droit à l'ermitage de Fatime, la sainte femme. Il n'eut pas de peine à ouvrir la porte : elle n'était fermée qu'avec un loquet. Et il aperçut Fatime, à la clarté de la lune, couchée à l'air, et qui dormait sur un sofa garni d'une méchante natte et appuyé contre sa cellule. Il s'approcha d'elle, et après avoir tiré un poignard qu'il portait au côté, il l'éveilla.